

Quelques propositions sur l'homme et ses milieux : thèse présentée et publiquement soutenue à la Faculté de médecine de Montpellier, le 22 juillet 1836 / par Dauvin (Jules-Adolphe).

Contributors

Dauvin, Jules Adolphe.
Royal College of Surgeons of England

Publication/Creation

Montpellier : Mme veuve Ricard, née Grand, imprimeur, 1836.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/dtfmzr2r>

Provider

Royal College of Surgeons

License and attribution

This material has been provided by This material has been provided by The Royal College of Surgeons of England. The original may be consulted at The Royal College of Surgeons of England. where the originals may be consulted. This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

QUELQUES PROPOSITIONS

N° 80.

SUR

22

L'HOMME ET SES MILIEUX.

Thèse

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, LE 22 JUILLET 1836;

PAR

DAUVIN (JULES-ADOLPHE),

De Brest ;

Chirurgien de 1^{re} classe entretenu de la Marine ; ex-Professeur d'histoire à l'Académie de Brest ; membre de la Société d'émulation de la même ville, et du Cercle médical de Montpellier.

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Mutatis mediis , mutatus homo.



A MONTPELLIER ,

Chez M^{me} Veuve RICARD , née GRAND , Imprimeur, place d'Encivade, n° 3.

1836.

52

A MON BEAU-PÈRE ,

M. JOURDAN ,

Capitaine de frégate , Chevalier des ordres militaires de la Légion d'honneur et de St-Louis ,
Sous-Directeur du port de Cherbourg.

Attachement inviolable.

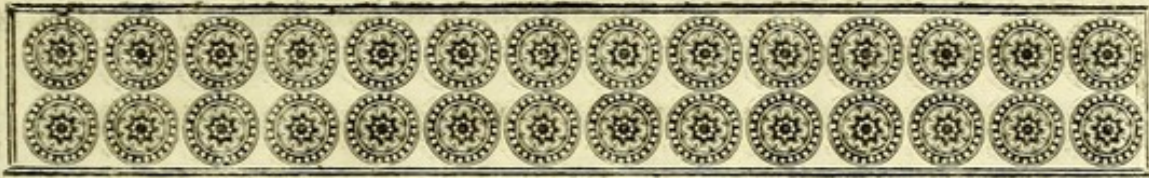
A MESSIEURS

MOLLET , DELAPORTE , LEGRIS-DUVAL et FOUILLIOY ,

Officiers de santé en chef de la Marine.

Reconnaissance.

DAUVIN.



QUELQUES PROPOSITIONS

SUR

L'HOMME ET SES MILIEUX.

I.

L'HOMME, presque dès son origine, a été soumis à l'influence des agents morbides ; car, croire à la vie sociale isolée de ses douleurs , c'est rêver une félicité qui n'exista jamais. Sa première étude a donc dû tendre à la découverte des moyens propres à le protéger ; la médecine a donc été de tous les temps.

II.

L'état de civilisation, en rapprochant les individus, a créé de nouveaux besoins, a fait chercher de nouvelles jouissances ; dès lors les organes ont dû changer leur état primitif, et de cette disposition

différente sont nées une foule d'affections que bannissait la constitution première des êtres.

III.

Bientôt la société s'est définitivement constituée, et, tour à tour élevée, polie par le progrès ou flétrie par l'ignorance, elle a présenté, aux différentes époques, des maladies particulières qui auraient nécessité autant de moyens spéciaux.

Par malheur, après de longues et inutiles tentatives de la part de leurs devanciers, les Hippocrate et quelques autres grands hommes sont venus jeter leurs préceptes comme une loi immuable, et le monde s'est soumis.

Dès ce moment, nul ne s'est plus enquis du passé, nul n'a songé à l'avenir. Tous n'ont vu que le présent avec ses triomphes, et de plus en plus la grande parole d'Hippocrate est devenue le guide universel, l'arche sainte, le labarum des praticiens.

Les années se sont écoulées, l'enthousiasme des uns, le défaut de savoir, l'absence de faculté d'appréciation chez le plus grand nombre, ont long-temps maintenu un pareil état de choses.

Cependant peu à peu les revers se sont multipliés; le mal, dans son effrayante nudité, s'est offert à tous les yeux, et il a fallu forcément s'avouer l'insuffisance des anciennes doctrines.

L'homme, ainsi replongé dans son incertitude, a parcouru tous les chemins, sondé toutes les voies; tout ce qui a fait luire à ses yeux un rayon d'espérance a été saisi avec avidité; néanmoins la science n'a eu trop souvent qu'un éclat éphémère, et les siècles, en se succédant l'un à l'autre, nous l'ont léguée incertaine et chancelante au milieu de préceptes infinis.

Et qui pourrait dire si elle aura jamais une puissance durable! L'homme de conscience, l'homme sage qui s'interroge ne trouve que doute dans son esprit. Au milieu des ouvrages innombrables qu'il a lus et relus dans l'espoir d'y découvrir de quoi satisfaire la soif de vérité

qui le dévore , il reste triste et consterné de ses efforts inutiles : partout des hypothèses , partout des théories trompeuses ! L'homme , cet atome intelligent détaché de la matière , s'obstinant sans cesse à vaincre les secrets de la nature , ressemble à ces géants de la fable qui tentèrent d'escalader l'olympé.

Dieu seul sans doute s'est réservé la connaissance de la vie ; lui seul en sait les ressorts , en peut prescrire la durée et le terme ; pour l'homme , l'homme intime est à jamais un mystère. Quel que soit son génie , il ne soulèvera jamais qu'imparfaitement le voile dont la nature a caché ses œuvres. Pour lui , jamais de certitude. Pareil à l'aveugle , c'est lentement qu'il doit marcher pour éviter les chutes.

Interprète de la nature (*medicus naturæ interpretæ*, Hip.), observateur attentif de ses volontés , son rôle est tout entier secondaire , et dès qu'il l'oublie , les événements funestes qui s'entassent l'avertissent de son insuffisance et de sa témérité.

IV.

N'est-ce point une erreur existante , depuis les premiers temps jusqu'à nos jours , que cette négation du progrès , que cette imprévoyance du lendemain , que cette confiance aveugle que l'avenir ne saurait différer du présent , quand tant de circonstances semblaient devoir nous avertir de la nécessité des modifications successives ?

La moindre attention ne nous enseigne-t-elle pas que tout vit et meurt , que tout change et passe ? L'homme ne sait-il pas qu'il est un temps pour l'enfance , un temps pour la virilité , et n'en doit-il pas conclure que l'humanité tout entière a aussi ses phases différentes ?

V.

On a défini jusqu'à nos jours la médecine : la science de l'homme malade. C'est là une erreur manifeste ; il aurait fallu la définir : la science de l'homme , ou plutôt la science de l'univers ; car tous les

phénomènes de la nature sont liés avec la vie humaine , et c'est la connaissance plus ou moins intime de la vie qui fait la science plus ou moins profonde du médecin.

C'est donc la vie humaine avec toutes ses phases , toutes ses anomalies , toutes ses modifications , toutes ses individualités , qu'il faut poursuivre d'une investigation constante , suivre pas à pas dans ses moindres détails pour être véritablement médecin ?

Le praticien doit être non-seulement , auprès du malade , attentif à surveiller les moindres symptômes morbides , il doit de plus fixer ses regards sur ses milieux divers , sur cette civilisation si mobile et si changeante , la suivre dans sa marche , la surveiller dans ses plus infimes variations , l'étudier dans ses plus légères dépendances. Là , en effet , sont les principes de toutes nos maladies et la raison de leurs mille phénomènes divers.

VI.

DÉVELOPPEMENTS. L'humanité , indépendamment des circonstances climatériques , n'est jamais la même à deux phases différentes de l'histoire du monde.

Ici , c'est le Romain primitif , guerrier farouche , dévoré de besoins et de misère ; plus loin , c'est le Romain sous les premiers successeurs de César , opulent , invaincu , mais déjà abâtardi par son luxe et sa puissance ; plus loin encore , c'est le Romain d'Honorius , pâle image de ses ancêtres , et de long-temps flétri par la décadence.

Chacune de ces races , on ne saurait le nier , est essentiellement différente des deux autres. Chacune d'elles a eu ses lois , ses usages , sa constitution à part ; chacune d'elles a donc dû avoir ses affections caractéristiques et sa médecine spéciale.

VII.

En comparant les peuples , non plus avec eux-mêmes à des époques diverses , mais avec les autres peuples du globe dans le même

temps ou dans des époques variées, l'histoire nous apprend également que chacun a eu ses coutumes tranchées, son organisation sociale particulière, et, par suite, un état moral et physique dissemblable.

Tous ces peuples divers ont eu leur manière d'être et de vivre : c'est là un point incontestable ; tous ont donc dû avoir leurs maladies relatives et leurs moyens thérapeutiques appropriés.

Ces principes une fois posés, voici, selon moi, quelles sont leurs conséquences :

1° Chaque peuple est séparé des autres peuples par un état naturel à part, par un état de civilisation plus ou moins prononcé ; chaque peuple devra donc avoir des moyens thérapeutiques qui ne seront jamais ceux des autres peuples, et s'en écarteront d'autant plus que la dissimilitude sera plus grande, d'autant moins que la délimitation sera moins distincte.

2° Chaque nation en elle-même ne formant point une masse compacte animée de la même vie morale et physique, il y aura logiquement autant de *médecines* que de fractions différentes.

3° Les hommes du présent n'étant plus semblables à ceux du passé, et la société subissant une mutation perpétuelle, les hommes de l'avenir différeront conséquemment de l'humanité actuelle, et les moyens du jour cesseront d'être convenables dans une époque plus avancée.

Cette dernière proposition nécessite quelques détails, parce que d'elle me semblent découler d'autres principes non moins palpables et non moins importants.

Aucun médecin, dans ses lectures attentives, n'a pu manquer de s'arrêter étonné à la description de certaines maladies extraordinaires minutieusement détaillées par des auteurs de haute renommée. Alors, s'il ne s'est pas contenté de tourner le feuillet avec un sourire dédaigneux, si le doute est venu le saisir, deux réflexions ont dû naître nécessairement dans son esprit : ou ces maladies n'existaient pas, et leurs observateurs n'étaient que des visionnaires, ou bien elles existaient réellement et ne se montrent plus aujourd'hui.

Mais admettre l'impossibilité de leur existence sans un examen religieux des temps et des circonstances, eût été d'un esprit prévenu, et l'étude de la civilisation à cette époque, les recherches des mœurs et des coutumes, jointes à la foi que doivent inspirer les écrits des auteurs, ont dû confirmer leur existence et leur réalité.

Elles étaient alors, et n'existent plus aujourd'hui : qu'en faut-il conclure ?

A. Qu'une foule d'affections peut-être, jadis fréquentes, ne se montrent plus actuellement.

B. Que la génération qui succède à une autre génération ne saurait voir, dans les théories médicales qui l'ont précédée, qu'un fait, qu'une grande preuve de l'instabilité des choses humaines.

C. Que, pour l'homme réfléchi, les grands maîtres du passé sont encore, seront toujours des guides lumineux dans l'étude du *voir* et de l'*observer*, mais rien de plus.

VIII.

Toutes les maladies règnent un temps et disparaissent.

Produits immédiats des circonstances atmosphériques qui nous environnent, du sol qui nous porte, ou filles de nos usages, elles s'évanouissent et s'effacent à mesure que leurs causes s'affaiblissent et passent.

La lèpre, ce fléau de l'ancienne humanité, est morte avec elle. Ces typhus, autrefois si fréquents dans les armées de terre et de mer, ils se sont raréfiés devant la science, et plus encore devant les habitudes nouvelles d'ordre et de propreté. Une foule d'autres maladies, autrefois mortelles, ont également perdu peu à peu de leur malignité, et la médecine, cessant de trouver en elles des ennemies aussi redoutables, manquerait à sa mission en ne modifiant point les agents qu'elle employait pour les combattre. Traiter la syphilis aujourd'hui, par exemple, comme du temps de François I^{er}, serait une erreur étrange, car la raison suffit à nous enseigner qu'il y

a faute à continuer des agents de même énergie contre des maux qui sont désormais dans de moindres limites d'intensité.

La médecine ne saurait être un art d'imitation que pour le vulgaire; la vraie médecine est une science toute d'observation, et ce que l'observation infirme ne saurait, en aucun cas, passer pour la vérité.

IX.

La médecine doit suivre l'homme pas à pas dans le progrès comme dans la vie.

Toutes les fois que l'organisation subit, par suite du progrès, une modification quelque infime qu'elle puisse être, la médication employée avant le changement survenu cesse de produire les mêmes effets.

X.

Les changements apportés dans l'économie par suite des états divers de la société n'ont jamais de mouvements rétrogrades, c'est-à-dire que tel état physiologique, effet de la civilisation, ne saurait être plus tard remplacé par tel autre état antérieur.

L'homme ne revient jamais sur lui-même. Il peut se faire qu'après avoir abandonné des mœurs, des coutumes quelconques pour d'autres habitudes, il s'en dégoûte et revienne aux premières; mais les modifications qu'aura subies son économie par suite du changement survenu ne sauraient désormais plus s'effacer entièrement. Elles seront là persistantes malgré ses efforts, et le défiant sans cesse. Quelque tentative qu'il fasse, il n'arrivera jamais qu'à une nouvelle modification qui tiendra des deux autres, mais ne sera jamais aucune d'elles.

Si l'on inférait donc de la mobilité de l'homme qu'il peut redevenir un jour ce qu'il a été précédemment, et que, par conséquent,

telle théorie médicale jadis puissante, aujourd'hui sans force, peut plus tard s'entourer d'un nouvel éclat, on serait, à coup sûr, en dehors du vrai. Les Français du XIX^me siècle ne sauraient jamais redevenir ce qu'ont été les Français de Charles-le-Sage ou de Louis-le-Hutin : la thérapeutique médicale actuelle ne saurait s'effacer jamais pour faire place aux médications vieilles de Sauvages et de Nostredame.

XI.

Chaque homme devrait à la rigueur avoir sa médecine.

De même, en effet, que chaque phase du monde a son cachet particulier, de même que chaque peuple diffère des autres peuples passés ou présents, les nations ne se composent pas d'individus homogènes.

En France, par exemple, l'habitant de la Provence n'est pas semblable, sous le rapport intellectuel et physique, à celui de la Normandie : sol, atmosphère, usages, tout diffère essentiellement des deux parts.

Les provinces, à leur tour, enferment des villes, ces villes des quartiers où mille circonstances apportent, dans chacun, des modifications diverses, irrécusables et tranchées. Il faut donc admettre, en saine logique, que ce qui convient ici peut nuire vingt mètres plus loin, et conclure que la médecine sage ne saurait être que *locale et individuelle*.

XII.

Un médecin qui aurait parcouru les diverses contrées du globe, visitant attentivement chaque lieu dans chaque saison, examinant chaque homme dans chacun de ses rapports sociaux, aurait seul le droit d'émettre des doctrines générales, s'il avait pu conclure que l'humanité est partout la même, et que les influences locales n'existent pas.

XIII.

Peut-on ne pas trouver étrange que la France adopte si fréquemment et de prime-abord les pratiques de l'Italie ou de l'Allemagne? Ce qui peut être utile à un Italien ou un Prussien ne peut-il pas être nuisible à un Français?

Ne se souvient-on plus qu'en 1814, les caractères constitutifs nationaux se dessinèrent aux yeux des praticiens attentifs? Ne se rappelle-t-on plus que la médecine française proprement dite se montra maintes fois sans force contre les affections des Russes et des Prussiens, et qu'il fallut consciencieusement désobéir à ses préceptes pour ne suivre plus que des méthodes opposées?

XIV.

Peut-on approuver encore qu'aucune province de France soit à la piste des moyens victorieux à Paris?

Paris est-il donc la France entière? Paris, avec son luxe et sa misère, ses extrêmes en tout genre, peut-il créer des hommes parfaitement semblables à ceux qui naissent dans les villes muettes, indolentes, apathiques de l'intérieur?

Quand donc chaque province, chaque ville, aura-t-elle sa médecine spéciale, comme elle a son histoire spéciale, ses mœurs spéciales, ses caractères spéciaux?

XV.

Les systèmes les mieux établis en médecine durent à peine autant qu'un homme. La preuve en est partout. Le génération contemporaine une fois passée, chaque jour les voit pâlir, chaque jour les trouve de plus en plus insuffisants.

Vainement les successeurs de Sthal et d'Hoffmann espérèrent que

l'insuccès n'aurait qu'un temps ; vainement ils se persuadèrent que des circonstances en dehors de la portée de l'esprit humain avaient pu seules diminuer momentanément le pouvoir d'agents accrédités ; des malheurs répétés changèrent leur espoir en crainte , le bandeau tomba enfin de leurs yeux , et force leur fut de reconnaître l'insûreté de leurs moyens.

XVI.

De même que chaque système ne saurait durer qu'un temps limité , la plupart des médicaments désignés comme *spécifiques* n'ont et ne peuvent avoir des propriétés avantageuses continues. La maladie , en effet , change à chaque mouvement social. Son nom seul lui reste pour ainsi dire par souvenance. Elle ne puise plus aux mêmes sources , et conséquemment les médications usitées cessent d'exercer la même influence curative.

La plupart des panacées ont tour à tour disparu de la pratique : la ciguë , ce moyen universel , est tombée avec Stork , son promoteur et son soutien.

La thériaque , le diascordium , après avoir brillé au premier rang dans la thérapeutique , se sont peu à peu perdus dans la foule des agents douteux.

Le virus vaccin lui-même ne s'est-il pas vingt fois découvert inutile ?

Au temps où la petite vérole exerçait ses plus grands ravages , Jenner reconnut l'influence bienfaisante du cowpox , et les médecins de tous les pays s'enorgueillirent justement de sa précieuse découverte.

Désormais plus de vives alarmes , plus de ces frayeurs de femmes pour une beauté qu'elles aimaient plus que la vie ; plus de ces laideurs repoussantes qui forçaient à s'exiler du monde les hommes les mieux faits pour y briller.

La société , si long-temps frémissante à l'approche , au moindre symptôme précurseur de ce fléau , confiante et rassurée , sembla défier à jamais ses atteintes.

Cependant le siècle dure encore et l'appréhension renaît de toutes parts. Chaque jour nous offre des individus porteurs des marques incontestables d'une bonne vaccination, et frappés de cet horrible mal dont on les avait crus préservés pour toujours.

Dans les premiers temps, on essaya d'étouffer la frayeur générale en les considérant comme des cas exceptionnels; mais quand le mal en vint à se produire épidémiquement, quand on compta des varioles confluentes et menant à la mort, le doute ressaisit tous les esprits; on recula devant le possible d'une déception si grande. Néanmoins, il fallut bientôt, quoiqu'à regret, ou se jeter dans le champ des chimères, ou conclure que la vaccine n'était déjà plus toujours un préservatif.

Mais ce fait de l'insuffisance de la vaccine ne devait-il pas forcément advenir, de même qu'arrivera la disparition totale de la petite vérole avec le temps et la civilisation? Ce fait, qui commence à se manifester de nos jours, ne devra-t-il pas devenir de plus en plus apparent, irrécusable, à mesure que les années se succéderont?

Je sais que beaucoup de personnes refuseront d'admettre une opinion semblable; je sais que naguères encore un praticien de haute renommée l'a combattue, animé d'une conviction profonde: et cependant qu'est-ce que la varioloïde, sinon une modification de la variole proprement dite, sinon la variole elle-même à un moindre degré?

Or, le virus vaccin empêche-t-il aujourd'hui la varioloïde? Non; les preuves en sont si nombreuses, qu'il serait oiseux d'en citer aucune.

La varioloïde n'est que la variole à un moindre degré. Le virus vaccin s'opposait autrefois à la varioloïde, et ne l'arrête plus aujourd'hui: qu'en faut-il conclure? ou la puissance moindre du moyen, ou la force plus grande du mal?

L'on peut choisir.

Quoi qu'il en soit, la vaccination n'est plus un moyen infallible.

XVII

Chaque progrès social est une cause nouvelle de mortalité qui n'agit pas toujours, parce que la science vient en aide à l'humanité et annule son influence. La médecine doit donc être de plus en plus mobile à mesure que la société l'est davantage; elle est de plus en plus urgente à mesure que la civilisation devient plus avancée.

Mais la civilisation usant sans cesse la matière au profit de l'intelligence, qu'arrive-t-il? C'est que l'homme perd de plus en plus, malgré la science de sa puissance organique primitive.

Je ne prétends pas dire par là que la durée de la vie doit être moindre: je prétends seulement que l'humanité, tout en vivant autant et même plus, va sans cesse faiblissant dans sa constitution et sa force réelle comme les masses de métal ductile qu'on allonge et qu'on affaiblit en détirant leurs molécules.

C'est ainsi qu'on peut croire à l'affaiblissement progressif des races; c'est ainsi qu'on peut douter si les héros d'Homère sont des mensonges et les demi-dieux des inventions mythologiques.

C'est encore ainsi qu'on peut arriver peut-être à expliquer une foule de problèmes historiques et médicaux.

Pourquoi la science était-elle si simple à ses débuts? C'est que les maladies existaient à peine parce que la civilisation n'était pas encore.

Pourquoi, malgré des succès long-temps soutenus, les peuples civilisés finissent-ils toujours par succomber sous ceux qui le sont moins?

C'est que la matière avec ses instincts, long-temps froissée par l'intelligence, s'émeut enfin, et vient briser avec toute sa force le monde civilisé qui ne l'a plus; comme la mer, un jour révoltée, brise et engloutit les vaisseaux et les hommes, long-temps ses dominateurs et ses rois.

Voltaire, en disant que *chaque peuple à son tour a brillé sur la terre*, avait énoncé une grande vérité, mais il n'en avait pas dit le pourquoi.

La vie des peuples est comme une longue avenue. La nature les y jette forts, la société les y affaiblit en les polissant, la civilisation les y métamorphose cent fois, les mine, les use, les livre enfin sans défense à l'homme plus neuf, comme les Grecs du bas empire à l'épée de Mahomet; ou, nouveau Saturne, finit elle-même par les dévorer.

XVIII.

L'homme est donc de moins en moins atteint du mal qu'il est plus près de l'état originel.

Comparons un instant, en effet, le nègre de certaines îles de l'Afrique avec l'homme du monde, à Paris, à Londres. Le premier est nu, et se ressent à peine des rayons d'un brûlant soleil. Son lit, c'est une natte de jonc ou la terre couverte de feuillage; dès le matin, hors de la case, il poursuit le gibier dans les marais, à travers les bois; une rivière s'offre-t-elle sur son passage, il la franchit sans hésiter ou la traverse à la nage sans songer à la sueur qui l'inonde.

Puis, quand l'heure du repos vient à sonner pour lui, quand le soleil s'est voilé derrière la grande montagne, ou s'est englouti dans les eaux, quelques bananes ont bientôt apaisé sa faim, l'eau de la source voisine a étanché sa soif, il se couche enfin et s'endort pour se réveiller le lendemain avec la nature, sans fatigue et puissant comme la veille.

Pour lui, jamais de ces coryzas, de ces langueurs malades, de ces arthrites si communes ailleurs. Chez lui, en un mot, l'homme intégral se maintient du premier jour au dernier, subissant seulement les modifications inévitables des âges.

Quelle différence avec l'homme du monde dans notre Europe, avec le bourgeois de nos cités! en est-il un seul dont l'existence façonnée ressemble en rien à cette vie libre et primitive? en est-il un seul qui jouisse de cette vigueur d'organes qui met à l'abri de l'in-

tempérie des saisons, et n'a rien à redouter des phénomènes si variés de la nature (1) ?

XIX.

De même qu'il serait peu logique d'admettre parité entre les individualités d'une époque et celles d'une époque différente, il serait insensé de dire d'une manière absolue que les moyens d'autrefois étaient absurdes, parce qu'ils ne sauraient plus convenir aujourd'hui.

C'est faute d'avoir bien apprécié les milieux divers, qu'une foule d'écrivains, dès qu'un nouveau système est venu les séduire, se sont ris des systèmes anciens, ont couvert de huées et de boue l'idole qu'ils encensaient la veille.

Ils n'ont pas compris, dans leur irréflexion, que deux doctrines dissemblables ont pu être également utiles à deux phases différentes : ils se sont, de bonne foi, émerveillés des triomphes de l'une et de l'autre, et n'ont trouvé la solution du problème que dans ces mots : Dieu est grand.

C'est faute d'avoir bien apprécié toutes les nécessités d'une époque, qu'un professeur fameux, M. Broussais, s'est donné l'irréparable tort, comme médecin et comme homme, de critiquer amèrement une autre illustration contemporaine.

Pinel émit ses doctrines à une époque sans pareille dans l'histoire à cause des passions extrêmes dont elle fut le témoin.

Dans les grandes commotions qui s'étaient succédé depuis 89, l'homme s'était épuisé au milieu de toutes les misères. L'amour de la liberté, la soif de la gloire purent seuls maintenir tant d'existences détruites et dès long-temps consommées.

Comme la peur qui fait oublier les douleurs les plus vives, comme mille sentiments instinctifs qui prêtent à l'homme près de s'éteindre

(1) Boërhaave compte 1800 maladies dont la race humaine est affligée, et, selon lui, il n'en est pas 4 dont ne soient exempts le sauvage et l'animal non domestique.

une force nouvelle, à la mère mourante la puissance d'accourir au-devant de son fils, l'amour de la patrie anéantit chez les Français l'influence de leurs calamités présentes : les plus fâcheuses circonstances vinrent se briser contre leur courage, la matière cessa de sentir le mal, parce que l'âme n'était plus accessible à la douleur.

Toutefois un tel état de surexcitation ne pouvait durer ; un jour devait venir où le chêne qui ne pliait plus romprait par un subit effort, et tous les soins de la science durent tendre à reculer cet instant fatal.

Aux hommes d'alors, usés par des secousses journalières, le séjour des camps dans un dénuement absolu, il fallait une médecine qui soutint et renouvelât par sa puissance cette énergie morale et physique que tant de circonstances tendaient à leur enlever.

Que si, dans les hôpitaux, regorgeant d'individus abattus par les fatigues de toute nature, courbés par toutes les misères, quelques praticiens avaient par hasard tenté d'importer une méthode analogue à celle de M. Broussais, n'aurait-elle pas été toujours ou presque toujours funeste ?....

Mais quand vinrent d'autres temps, quand cette ardeur, cette effervescence révolutionnaire se furent changées en des sentiments plus calmes, quand les géants, en un mot, redevinrent des hommes, cette médecine si puissante perdit chaque jour de son efficacité.

La restauration s'opéra ; les soldats français, trente ans sous les armes, suspendirent leurs épées aux foyers de la famille, et leur organisation, déjà si modifiée, subit tout à coup une nouvelle métamorphose.

Passés d'une agitation perpétuelle à un repos indolent, ils ne se trouvèrent plus défendus du mal par les mêmes moyens qui les garantissaient naguère. Les plus sensés les répudièrent, d'autres continuèrent à les employer, et payèrent trop souvent de leur vie leur fatal aveuglement.

La génération nouvelle, élevée dans d'autres habitudes, dans des milieux différents, vint bientôt en masse remplacer les débris de la République, du Consulat et de l'Empire. A ces hommes de tranquillité, sans cesse pourvus, dans la haute classe au moins, d'une

alimentation abondante et riche, il n'arriva plus de pécher par le trop peu de vitalité ; leurs organes, surchargés d'existence, exigèrent au contraire qu'on en combattît l'excès.

Alors parut dans tout son éclat M. Broussais qui, doué d'un profond esprit d'observation, avait suivi pas à pas les modifications de la société nouvelle et compris ses besoins.

Sa théorie physiologique, long-temps combattue par des esprits préoccupés de leurs anciens triomphes, se montra incessamment avec tous ses avantages, et d'immenses succès payèrent l'homme de génie qui avait si bien étudié son époque.

Mais de ce que la médecine physiologique s'est montrée si puissante à guérir les maux d'une phase de l'humanité, il faut se garder de conclure :

A. Que Pinel fut un visionnaire. Pinel, comme ses prédécesseurs, commit l'erreur de croire l'homme immuable. Si cet illustre praticien avait suivi d'un œil philosophique les transmutations de la société, et qu'il se fût appliqué à maintenir ses théories en harmonie constante avec elles, il serait infailliblement arrivé, à la fin de sa carrière, à des préceptes tout différents de ceux qui avaient assuré sa réputation.

B. Du succès de la médecine physiologique, il serait également déraisonnable d'inférer qu'une foule d'auteurs anciens sont peu dignes de leur renommée, car il suffit de lire l'histoire de l'humanité pour demeurer certains que tous ou presque tous ceux qui nous sont parvenus entourés de quelque gloire, firent, comme Pinel, ce qui convenait le mieux à leurs milieux divers, et, comme lui, ne se trouvèrent délaissés avec leurs doctrines, que parce qu'elles avaient cessé d'être en rapport avec l'homme du jour.

Ce qui est arrivé à ses devanciers arrivera infailliblement à M. Broussais.

XX.

Il en est des maladies du corps comme de celles de l'esprit. Elles se maintiennent inévitablement tant que leurs causes persistent.

La cause des maladies morales et des maladies physiques d'une époque est la même; leurs moyens curatifs radicaux sont également semblables.

Leurs causes, ce sont les milieux actuels; leurs moyens radicaux, ce sont le changement, la disparition de ces milieux.

Chaque âge de l'humanité est sous une impulsion différente; chacun a ses passions, ses délires: naguère la société était tourmentée de *philosophie*, autrefois de *fanatisme*, aujourd'hui de progrès, d'avenir, d'égalité sans limite, de liberté sans frein.

Tous ces travers de la société ne constituent-ils pas les maux moraux ou intellectuels d'une époque.

D'où proviennent-ils? des milieux existants. Ils ont donc une source commune avec les affections du corps.

Quand finiront-ils? quand les milieux qui les ont fait naître cesseront eux-mêmes d'exister pour faire place à d'autres.

C'est vainement qu'on voudrait étouffer un mal quelconque tant que les milieux qui l'ont engendré se maintiennent.

C'est vainement que depuis Charlemagne, et long-temps avant lui jusqu'à nos jours, la loi a tenté d'empêcher les combats singuliers. Les lois de ce grand empereur, les ordonnances de Charles V, celles de Louis XIV se sont brisées contre le duel, parce que le duel était et est encore un mal de nos mœurs.

D'où vient cette manie du suicide, la plus grande des maladies morales de notre époque? N'est-ce point encore de nos milieux? N'est-ce point une conséquence de nos opinions du jour, de nos théories actuelles, de nos pensées si étrangement modifiées par les encyclopédistes et leurs successeurs?

Si l'on considère qu'autrefois le suicide était chose rare en France, et que l'on rapproche cette rareté antérieure de sa fréquence aujourd'hui

d'hui, il faudra bien admettre que la cause qui le produit tient à l'époque présente.

Changent les milieux, et les affections actuelles du corps comme les maux de l'esprit disparaîtront pour faire place à d'autres; mais, jusque-là, les uns et les autres seront sans cesse en lutte avec le praticien et le législateur, qui ne les vaincront sur une fraction de la masse que pour les voir surgir tôt après sur une autre.

XXI.

L'homme n'est point indépendant, dans son organisation, des lieux qui l'ont vu naître. Il porte en lui, au contraire, le cachet de la localité; en quelque lieu qu'il s'exile, le pays s'exile en lui et avec lui, et, malgré tous ses efforts, il est long-temps encore une page parlante de son grand livre.

XXII.

Dans un pays quelconque, hommes, plantes, sol, atmosphère, etc., tout cela est d'abord un même tout. L'homme, par sa vie de relation, devient fréquemment un être à part; mais le plus souvent même alors un sentiment instinctif, une force invincible l'attachent au principe commun et l'y ramènent sans cesse quand il essaie de rompre avec lui.

Quelle personne instruite ou grossière, croyante ou sceptique, ne sent en elle-même ce lien inexplicable qui l'unit au sol natal? Jeunes et méconnaissant notre nature intime, nous nous élançons à la fortune, à la renommée, partout où elles nous semblent à saisir; mais quand, sur le vaisseau qui nous porte à de lointains rivages, nous voyons disparaître à l'horizon le phare, les vieilles murailles ou le clocher du pays; quand notre regard ne distingue plus rien de cette terre qui, elle aussi, fut notre mère et notre nourrice, qui de nous n'a senti, sinon des pleurs mouiller ses yeux, au moins un regret s'éveiller dans son âme.

Cette nostalgie, qui vient nous presser au milieu des richesses et des honneurs, dira-t-on qu'elle naît du regret seul d'affections de familles, d'attachements humains que l'absence a brisés? Mais elle se développe pareillement chez des individus autrefois pauvres et délaissés dans leur patrie.

C'est qu'il y a deux espèces de nostalgie : la première s'efface à la longue, parce que tout ce qui tient à la vie sociale, tout ce qui est sentiment acquis se renouvelle; la deuxième persiste, parce qu'elle est un poids négatif, un vide dans la vie matérielle, et souvent, en définitive, elle tue.

Ainsi la terre est dans l'homme, ainsi l'homme est à la localité autant qu'à ses pères et mères.

XXIII.

Chaque individu reçoit des caractères particuliers des lieux qui l'ont vu naître. Au pôle, ce sont les Lapons et les Esquimaux, avec leur constitution relativement incomplète, abrupte et sauvage. Sous l'équateur, ce sont les Indiens, mous, ardents et passionnés.

Mais si l'on considère, d'une part, la Laponie, froide et ne recevant qu'obliquement les rayons solaires, source première de la vie; de l'autre, l'Inde, inondée d'une lumière perpendiculaire et brûlante, sans cesse caressée de brises tièdes et voluptueuses, on concevra facilement la différente organisation des deux races, nouvelle preuve que la terre est dans l'homme.

XXIV.

Maintenant suivons le naturel d'un pays quelconque, l'homme du nord, par exemple, l'indigène de la Sibérie, dans les climats brûlants.

Que se passera-t-il chez lui au contact de milieux aussi différents des siens? Du mélange d'agents nouveaux avec ceux de sa vie pri-

mitive résultera une lutte qui le conduira bientôt à la mort ; ou si, par une faveur spéciale, il résiste, une organisation mixte, produit de la réaction des éléments divers les uns sur les autres, se hantera bientôt, pour ainsi dire, sur l'organisation primordiale.

XXV.

De même, que chez l'habitant d'une localité s'introduisent des coutumes étrangères, ces coutumes agiront hostilement contre la constitution native et la modifieront plus ou moins.

On peut croire que les Péruviens et les Mexicains avaient conservé leur constitution primitive jusqu'à l'arrivée de Cortez et de Pizarre, parce que jusque-là nourriture, vêtements, mœurs, tout tenait du sol et de ses entours, parce qu'en un mot la terre natale s'était maintenue en eux par toutes les voies. Mais quand leurs conquérants intervinrent avec leurs coutumes nouvelles, leurs idées nouvelles, leur sang nouveau, Péruviens et Mexicains passèrent bientôt de l'organisation primitive à l'organisation secondaire.

Dans les vingt-cinq propositions qui précèdent, j'ai voulu démontrer que l'homme est essentiellement influencé par les divers milieux qui l'environnent ; je me suis efforcé de poser en principe que l'univers est un protée, pour en déduire ces deux grandes conséquences :

1° Que la science médicale ne saurait être *une*, toujours et partout la même.

2° Que le médecin, loin d'être le serviteur de tel ou tel système, le desservant fanatique de tel ou tel autel, doit être, tout à la fois, *l'homme du temps, l'homme du lieu, l'homme de la circonstance, l'homme de l'individualité.*

FIN.

MATIÈRE DES EXAMENS.

- 1^{er} EXAMEN. *Physique, Chimie, Botanique, Histoire naturelle, Pharmacologie.*
- 2^e EXAMEN. *Anatomie, Physiologie.*
- 3^e EXAMEN. *Pathologie interne et externe.*
- 4^e EXAMEN. *Thérapeutique, Hygiène, Matière médicale, Médecine légale.*
- 5^e EXAMEN. *Accouchemens, Clinique interne et externe. (Examen prat)*
- 6^e ET DERNIER EXAMEN. *Présenter et soutenir une Thèse.*